

À verser au dossier des dégradations

d'Aïna Rahery

Je m'appelle Sahondra, ma mère et les gens d'ici disent Sandrine. J'ai 37 ans. Je suis célibataire, je n'ai pas d'enfant. Je suis bibliothécaire à Alençon.

Nos locaux se trouvent dans un collège jésuite du XVII^e siècle, que nous partageons avec le musée des Beaux-Arts et de la Dentelle, le conservatoire de musique et d'art dramatique et les archives municipales. Classé aux monuments historiques, il a été aménagé à la fin des années 1990. Nous proposons un fonds de littérature jeunesse et adultes, un espace cinéma et musique, ainsi qu'un salon de jeux. Je travaille, quant à moi, à la section études et patrimoine, installée sur deux niveaux dans l'ancienne église du couvent. C'est un décor propre à stimuler l'imagination : parquet en point de Hongrie, lampes de lecture, boiseries, moulures, silence. Notre public, peu nombreux, est essentiellement composé d'étudiants et de chercheurs. Nos réserves abritent environ 57 000 livres anciens, 723 manuscrits et 29 incunables, dont un évangélaire commandé aux moines de l'abbaye de Saint-Evrault par Aldric, évêque du Mans, à la veille de sa mort en 856. Comme tous les livres rares, on le consulte ganté, au creux de l'appareil de bois et de feutre que l'on nomme berceau. Ses lettres ornées et ses figures d'apôtres tracées au minium me fascinent. Je les trouve parfois plus réelles que moi.

Ma méticulosité me vaut de superviser, après plusieurs formations (dont une à la Bibliothèque nationale de France), l'entretien



et la restauration des collections patrimoniales. Je suis chargée des opérations de maintenance courante, telles que le dépoussiérage, le nettoyage et le cirage des cuirs, la pose ou la suppression d'étiquettes ; mais aussi de la surveillance régulière de la réserve et de la salle de lecture, afin de prévenir toute contamination biologique, infestation par les insectes ou attaque de moisissures, qui mettrait en péril la conservation des ouvrages. On me confie enfin les livres détériorés pour de menues réparations : je remplace les couvertures, fixe les coiffes, consolide les dos brochés, les mors et les charnières, remets à plat, recolle, recouds. J'aime l'odeur du savon Brecknell, de la colle d'amidon de blé et de la cire. J'aime le contact du papier et des reliures. Le contenu des livres m'importe moins que le fait de les savoir préservés. Il m'arrive d'en ouvrir un, n'importe lequel, pour le seul plaisir d'écouter le bruit des pages. Les mots dévoilent leurs petits corps nus, aux organes apparents. Chaque lettre est fragile et coupante comme un os. Je referme avec précaution.

En présence des lecteurs et lectrices, je garde souvent les yeux baissés ; plutôt m'effacer que d'être indiscreète. Je m'autorise toutefois à observer leurs mains. Ce sont des contrôles visuels brefs, purement techniques, qui ne débordent pas du cadre de mes attributions. Pour les volumes rares et précieux, je vérifie si le lecteur suit correctement le protocole de consultation, mais je note aussi, pour les documents ordinaires, s'il place les coudes sur la table et l'ouvrage à hauteur de visage, s'il le tient ouvert devant lui d'une simple pression, s'il le survole, s'y attarde, s'il s'y appuie d'une main tandis que l'autre va et vient entre la tempe et la page à tourner, s'il garde l'un de ses doigts glissé entre deux feuillets. Rien ne m'échappe. J'ai parfois l'impression de violer, à mon corps défendant, l'intimité sacrée entre les lecteurs et les livres. Et ne peux m'empêcher de penser aux

heures de travail nécessaires, après ces innombrables manipulations, pour redresser, défroisser, réparer.

Je fais 10 heures – 18 heures du mardi au samedi, sauf 19 heures le vendredi soir, en alternant entre réserve, atelier et salle de lecture. Pause déjeuner de 12 h 30 à 13 h 30. Le reste du temps, je ne sors pas beaucoup.

Une vie tranquille, donc. Jusqu'à l'événement. Il a lieu un mercredi de décembre, juste avant midi. La lumière d'hiver baigne la salle de recherche. Je suis seule avec un lecteur, nous travaillons en silence, chacun à son bureau. C'est un chercheur d'âge mûr, un professeur passionné par son sujet, à savoir la représentation des corps dans les enluminures médiévales. Il vient tous les jours. L'intégralité de notre fonds est passée entre ses mains trapues, aux doigts épais et délicats. Il ne se contente pas de consulter les ouvrages, il les soupèse, les palpe, les hume. Quand je ne le surveille pas, je suis certaine qu'il les goûte. De temps à autre il emprunte, avec une aversion manifeste, un livre récent. C'est le cas ce jour-là : à sa demande, je fais monter de la réserve un recueil d'articles de 2015 sur la conservation des vélins, ces peaux de veau mort-né qui servent à fabriquer les parchemins. L'événement se produit quand je m'approche de sa table : en vérifiant l'intégrité du document, je me coupe l'index sur une page de papier glacé. Le sang perle, une goutte salit la couverture neuve. Je retiens ma respiration. Lui tend le livre. Une deuxième goutte, en auréole de la première. Mes oreilles bourdonnent. Il fait chaud. Je n'ose ni croiser les yeux de mon lecteur, ni reprendre le livre pour l'essuyer. Troisième goutte. C'est un supplice. Il criera au scandale. Je serai renvoyée.

Le professeur incline le visage vers la couverture et fait ce dont je le soupçonne depuis longtemps : il la lèche, une tache de sang

après l'autre, en fixant le vide. Sa langue est épaisse, elle a tôt fait de tout nettoyer. Je dépose le livre sur la table et avance la main. Mon index saigne toujours. Je le tiens suspendu entre son visage et mon corps. Nous le regardons. Je pense le maintenir immobile mais, à la tension de mon épaule, je me rends compte qu'il est en train de bouger. Il s'approche des lèvres du professeur. Les effleure. Elles sont fines, un peu molles.

À l'intérieur, c'est chaud et moelleux. Les dents forment une ligne douce. Mon doigt entre en contact avec la langue, elle l'enveloppe et le colle au palais. Il est pris dans un cocon élastique qui se contracte, se dilate. Le cou avance et recule, la bouche coulisse. J'essaie de garder mes autres doigts écartés, mais je rencontre parfois une pommette, l'angle d'une narine ou d'une mâchoire, un peu de peau tiède. Je ne quitte pas mon doigt des yeux, il apparaît et disparaît entre l'embout rose des lèvres. Le professeur a fermé les paupières. Il accompagne le va-et-vient de tout son corps. Je devine qu'il écarte les jambes, qu'il ne peut faire autrement, sa verge a grossi, elle prend trop de place. Des petits gémissements s'échappent, il voudrait les retenir mais n'y parvient pas, ils font vibrer mon doigt. J'aimerais qu'il se caresse lui-même. Je m'enfuirai si jamais il le fait. Il dégrafé sa ceinture, ouvre sa braguette, libère ses bourses et sa verge. Elle se déplie. Il ne la touche pas. Il en a le désir, mais au bord de le faire, il se retient. Il campe les mains sur ses genoux. Sa verge dressée hors de son pantalon est rouge d'excitation. Elle se tend dans le vide. Moi aussi. Je veux qu'il jouisse. Le bois grince. Sa verge tire des salves de sperme. Je retire mon index, le professeur tressaille. Il se renverse sur le dossier de sa chaise. Il reste les jambes écartées, sa verge et ses bourses pendent hors de son pantalon, humides. J'ai envie de les recueillir au creux de mes mains et de les cajoler. Son sperme a dessiné des étoiles blanches sur le parquet. Mes cuisses tremblent. Il y a quelque

chose de visqueux dans ma culotte. Je tourne les talons et me dirige vers les toilettes en arquant les jambes. Je l'entends derrière moi se redresser et rajuster ses vêtements. Midi vingt, l'heure de la pause déjeuner. Quand je reviens pour fermer, le professeur est parti. Il a nettoyé.

Le vacarme de la cantine municipale est plus insoutenable que d'habitude. Les gens flanquent la vaisselle sur leur plateau au lieu de la poser, ils rient à gorge déployée, ils s'adressent les uns aux autres en beuglant. Je rejoins la tablée des bibliothécaires près de la fenêtre. Je m'assois au bout, sans personne en face. C'est ma place, aux repas de famille aussi. On ne me regarde pas. J'aimerais pouvoir leur dire que leur conversation est insipide, que leur laideur me donne envie de vomir, et leurs voix fades, de tout casser. Au lieu de quoi je souris, en touchant à peine à mon assiette. La collègue qui m'aime bien lance la plaisanterie habituelle : « Alors Sandrine, c'est le professeur qui t'a coupé l'appétit ? » Elle aimerait que je m'intègre. Je quitte la table sans lui répondre. La poupée de papier hygiénique enroulée autour de mon doigt est rose de sang.

Mon service de l'après-midi est prévu dans la réserve. Je me rends dans la salle la plus reculée, celle où personne ne va jamais, parce qu'elle est remplie des documents en attente d'indexation qui se sont accumulés au fur et à mesure des années sans trouver leur place nulle part, ni chez nos voisins des archives municipales, ni sous les boiseries classées de la salle de lecture. Journaux intimes, avis d'huissiers, revues érotiques, tracts syndicaux, dessins d'enfants, obligations de quitter le territoire, arbres généalogiques, préavis de grève, carnets de prison, lettres de licenciement, bulletins associatifs, pétitions, mots d'amour, évaluations psychiatriques, gazettes des cités, rien qui, soi-disant, ne présente ni l'intérêt public majeur, ni la valeur

historique ou scientifique réglementaires pour intégrer les collections. Ces documents n'étant pas répertoriés, les lecteurs ignorent leur existence et ne peuvent en faire la demande ; aucun lecteur n'en faisant la demande, ils restent en souffrance dans cette salle, où ils se détériorent lentement. Pourtant ils existent. Des personnes les ont produits, recueillis, confiés à la mémoire collective. J'ai convaincu la direction de me laisser les classer : si je parviens à établir un ordre cohérent, ils entreront dans le fonds ; ils seront passés au pilon si j'échoue. J'y consacre deux demi-journées par semaine. J'y retourne certains soirs et week-ends.

Cette pièce minuscule, dont les murs sont couverts d'armoires métalliques remplies au-delà de leur capacité, au pied desquelles sont posés des cartons éventrés sous le poids des papiers, mes collègues la surnomment « la chambre de Sandrine ». Là, je suis à l'abri. Pas de fenêtre ; la seule source de lumière est une ampoule nue au milieu du plafond. Au centre, une table et une chaise ont disparu sous les archives. Je m'assieds par terre, le dos appuyé contre une pile de magazines, et déroule le pansement de papier hygiénique. Je flaire mon doigt en espérant retrouver l'odeur du professeur, lèche pour mêler ma salive à la sienne, s'il était là il s'accroupirait devant moi, m'explorerait de ses doigts et de sa langue, et lorsqu'il m'aurait bien préparée, bien mouillée, bien ouverte, il dégainerait sa grosse verge raide et m'enfilerait à même le sol. Une sorte d'onde électrique me secoue. Je suis debout, je déplace des feuilles. La poussière vole.

Je le croise à la fermeture. On dirait qu'il m'attend. Il se tourne vers moi avec un sourire timide. Je voudrais lui dire une douceur. Je fais semblant de ne pas le voir, passe devant lui, marche vite pour l'empêcher de me suivre trop longtemps des yeux. Dehors il fait nuit, les rues sont illuminées par les décorations

de fin d'année et remplies de gens, des familles surtout, encombrées de poussettes et de paquets. Parmi les parents, beaucoup se connaissent et s'apostrophent ; ils se font des grands sourires que je trouve faux, se lancent dans des conversations au milieu du trottoir, il faut descendre sur la chaussée ou raser les murs pour pouvoir passer, leur bonheur et leur exemplarité prennent trop de place, ils ne réagissent pas quand on les bouscule, rien ne les perturbe. Ils ont les meilleurs métiers, les plus belles maisons. Leurs enfants sont les mieux élevés, ils reçoivent les félicitations à la fin de chaque trimestre, aucun ne reste éveillé la nuit, aucun ne sursaute au moindre bruit, aucun ne pleure sans raison, aucun ne tombe constamment et inexplicablement malade. Aucun.

Je sais bien ce que tout le monde dit. Mes collègues, les lecteurs et lectrices, mes voisins. Et ma famille. Vieille fille. Pauvre fille. Aigrie. Casanière. Dépressive. Pète-sec. Prétentieuse. Susceptible. Mal baisée. Jamais baisée. Ferait mieux de baiser. Un petit coup et on n'en parle plus. Un petit coup et tout va mieux. L'appartement vide leur donne raison, et le visage aux yeux cernés que j'aperçois dans le miroir de l'entrée. Pas de copains-copines à l'école, pas de bande de potes ni d'amoureux au collège, pas de groupe d'amis ni de mec au lycée, même chose à la fac, tout le temps seule la fille, vraiment bizarre, un jour je vous jure elle va nous faire une dinguerie, vous ne trouvez pas que c'est une tête à claques, heureusement pour elle qu'elle a de bonnes notes, vu qu'elle n'a pas de vie. Ma cuisine est éclairée par une ampoule nue, comme celle de la réserve. Je m'assieds et regarde mon doigt. La coupure ne saigne plus, elle est à peine visible. J'envoie un message à mon médecin pour lui demander un arrêt de travail. Voilà longtemps qu'il me suggère d'en prendre un. Il me répond aussitôt, quinze jours renouvelables. J'en informe ma hiérarchie.

Mais qu'est-ce que tu fous.

Il est l'heure de préparer le repas. Je me sens très fatiguée. Je le ferai plus tard. *Va bosser demain.* Mes tempes se rapprochent, mon champ de vision se réduit à un halo vague autour d'un point. Les sons me parviennent de loin, les couleurs s'effacent. Mes orteils durcissent et se figent, le froid remonte. Je ne bouge pas. *Au secours.* Si je bouge, je vais souffrir. Je vais mourir. *Arrête ta comédie.* Je suis assise dans un coffrage de béton. Il emprisonne mon ventre, mon torse. Il m'érafle au moindre geste. Toute ma peau est à vif. *Tu parles.* J'essaie de respirer. Je ne sais plus comment faire. *Ta gueule.* Il faut que je prépare le dîner, que je fasse ma toilette, que j'aille dormir. Je serre les poings. J'envoie un premier coup sur mon visage. *Prends ça.* Trop mou. Un deuxième. Un troisième. *Et ça.* Trop lent. Un quatrième un cinquième un sixième. Mon crâne résonne. Ça fait du bien. Je rigole. Les coups dégoulinent sur moi comme de l'alcool. Ça t'apprendra. Front seins pommettes ventre. Plus vite, plus fort. J'attrape mes cheveux, je tire. Je m'arc-boute. *Fais pas genre.* J'enchaîne avec des claques, aller-retour, joue droite joue gauche. Elles font un bruit clair. *Petite merde.* Quoi d'autre. Je mords la peau de ma main, de mon avant-bras. J'aime bien le goût. Mes dents font des marques. *Fais-le.* Je vais le faire. Je me lève, sors le couteau du tiroir. La lame se déplie. Elle est superbe. Elle donne à la viande une saveur extraordinaire. *Fais-le.* Je la pose à plat contre mon bras. C'est glacé. J'avais oublié. *Ne t'arrête pas fais-le.* La dernière fois la chair était orange, une tomate épluchée. *Fais-le connasse.* La dernière fois le médecin des urgences tirait bien la gueule. *Mais fais-le.* Si je le fais, il faut que ce soit définitif. *Oui.* Non. Je replie la lame, range le couteau dans le tiroir. *Tu te dégonfles.* Je m'allonge sur le carrelage. Le froid, le froid. Je m'endors là.

Au réveil c'est la nuit, j'ai faim, je suis gelée, je me sens sale. *Et alors.* Et alors rien. Je me redresse, attrape mon téléphone mobile, me recouche sur le carrelage. Je veux regarder des vidéos. *Tu me dégoûtes.* Une vidéo c'est une histoire pour s'endormir. C'est l'histoire d'un homme et d'un bébé dans un porte-bébé ventral, un père et son tout jeune enfant donc, le papa coupe des carottes, le petit ne perd aucun de ses gestes, ses orteils s'agitent, à chaque légume il éclate de rire, on ne sait pas pourquoi, les carottes ça met de bonne humeur, pendant 1 minute 28 le papa prépare la salade, 1 minute 28 le petit se tape des barres. C'est l'histoire d'un chat, un chat américain qui s'appelle Timothy, il refuse de quitter les bras de sa propriétaire, il s'accroche à elle, à son T-shirt, à ses cheveux, il enlace son cou de ses pattes, elle a beau lui donner des objets de substitution rien n'y fait, elle a beau lui expliquer rien n'y fait, Timothy se cramponne, il veut rester avec *mommy.* L'histoire d'un garçon et d'une fille, ils sont en terminale, amis depuis la quatrième, elle craque sur lui, vont-ils s'embrasser. L'histoire d'un chien jaloux. L'histoire d'un homme qui demande sa compagne en mariage dans un parc d'attractions. L'histoire d'un chat dans un pot de fleurs. L'histoire d'une veuve. L'histoire d'un bébé voleur de téléphone.

Je suis prévoyante. Si le réfrigérateur est vide, les placards, eux, sont remplis de conserves et de biscuits. Pas besoin de sortir. *Tu veux une médaille.* J'ouvre la première boîte qui vient. Des morceaux de viande et de légumes, des carottes justement, pétrifiés dans la gelée. J'attaque à la cuiller. Je mange dedans directement.

J'emporte des conserves dans ma chambre. Je dors. Je regarde des vidéos. Je mange.

Lendemain pareil. Surlendemain pareil.

Je ne me lave pas.

C'est agréable d'être sale. Parlez-moi de truies dans leur soue, d'ourses dans leur tanière. Mon corps s'exprime. Il fabrique, il exsude, il sécrète. Ma peau bourgeonne. Elle luit. Elle colle. Mes poils poussent partout où ils peuvent, sous mes aisselles, sur mes mollets, entre mes jambes, au-dessus de ma lèvre. Parlez-moi de prairies et de friches. Mes cheveux sont gras mais ils bouclent. C'est agréable de puer un peu.

Pendant mon arrêt je prends du bon temps.

Le soir du quatorzième jour, j'attends qu'il fasse sombre pour prendre ma voiture jusqu'à Cabourg. Je me gare au parking du casino, traverse la promenade déserte et marche vers la mer. Aucune lumière ne me guide, pas même celle de la lune. Je retire mes vêtements à tâtons et me couche dans l'eau. Je laisse le froid me pénétrer, les vagues aller et venir sur moi, mes cheveux et mes poils se charger de sel. Je me recouvre de sable. Quand mon corps est devenu bien roide, je me mets à quatre pattes, plonge le visage dans l'écume et commence à boire. Je recrache la première gorgée sans pouvoir l'avalier. Je replonge la tête aussitôt, ouvre grand la bouche et absorbe les plus grandes quantités possibles, sans reprendre souffle et sans réfléchir. Le sel et le froid me brûlent la langue et l'œsophage. Je continue. Je m'arrêterai quand j'aurai tout vidé. La mer me secoue à m'en faire perdre l'équilibre. Je bois. À un moment quelque chose se déchire dans mon crâne, tout le liquide se fraie un chemin en sens inverse. Mon sac interne se retourne sur lui-même, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois. Quand il ne me reste plus rien à rejeter, je rampe sur le rivage, enfile mes vêtements sans

me sécher, m'enroule dans le duvet que j'ai pris soin d'apporter et m'endors.

Je me réveille le lendemain au son d'une voix douce. Tout est fondu dans des couleurs de premier matin du monde, le ciel, la ligne d'horizon et l'éstran. La femme penchée au-dessus de moi semble avoir mon âge. « Je m'appelle Esther. » Elle se promène à l'aube pour photographier les oiseaux. C'est son métier, elle est photographe animalière, spécialisée dans l'avifaune. Elle est grande. Le vent fait onduler ses épais cheveux blonds. Son regard chaleureux est souligné par des dizaines de petites rides. Je dis que je m'appelle Sahondra, elle peut dire Sandrine si elle a du mal à prononcer. Elle s'inquiète pour moi, essaie de cacher cette inquiétude derrière de grands éclats de rire. Elle me propose de petit déjeuner, je refuse, elle insiste, je ne cède pas. Elle accepte de me laisser partir à une seule condition, que je lui donne mon numéro de téléphone. J'espère qu'elle m'appellera. Je ne le lui dis pas.

À mon retour je prends une douche chaude, en frottant fort le sable et le sel. Je m'empare de la tondeuse de l'ancien locataire, trouvée dans une commode le jour de mon emménagement, jamais nettoyée. Quand je la mets en marche, quelques poils châains tombent sur la faïence blanche du lavabo. Mes poils noirs les rejoignent. Peut-être qu'il viendra un jour récupérer sa tondeuse et qu'une fois chez lui, en l'allumant, il les remarquera. Peut-être que ça lui plaira tellement qu'il reviendra sonner chez moi et me demandera de me raser devant lui. Je me mettrai nue, comme maintenant, finalement c'est lui qui me rasera. Il tournera autour de moi. Il me dira de lever le bras, de tendre la jambe, d'écarter les cuisses. Il me touchera en appuyant à peine sur la lame. Il la fera naviguer de mes poils aux siens.



Je m'épile entièrement. Je change le sabot et coupe mes cheveux à la garçonne. Dans le miroir me sourit une créature extraterrestre. Au moment de la repousse, je garderai lisses mes jambes et ma lèvre, éclaircirai mon pubis autour de la ligne de ma vulve, laisserai ma chevelure et mes aisselles friser librement. Je recueille cheveux et poils, les brûle, hydrate mon épiderme. Je consacre le reste de la matinée à nettoyer mon appartement.

Il me reste une chose à faire avant de reprendre le travail. Je me remets nue, m'allonge sur mon lit, ferme les yeux, commence à parcourir mon corps du bout des doigts. Les cheveux ras, la peau du crâne, le front. J'ai six ans. Le nez, les joues, les yeux. J'ai six ans, je suis nue sur mon petit lit. La bouche. La couverture de laine blanche fait des bouloches, ses motifs sont écrasés. La gorge. Par la fenêtre en face de mon petit lit, le soleil entre à flots dans ma chambre. Le ventre. Il y a tellement de lumière que le rose du papier peint semble rouge. *Sandrine écarte les jambes* m'ordonne maman, *tu es sale, je n'ai pas le choix, c'est ça de faire des caprices au lieu d'aller à la douche*. Elle tient dans une main du coton mouillé, enduit de savon et roulé en pointe. Avec deux doigts de l'autre main, elle tire sur ma vulve pour la garder ouverte. Elle fronce les sourcils. Elle scrute. Elle introduit le coton dans mon vagin. Elle le fait entrer sortir, entrer sortir. Elle insiste tout autour. Ça me rappelle quelque chose. *Sandrine viens voir*. Maman est dans la salle de bains, elle fait la grimace, elle se contracte, entre ses jambes, à hauteur de mes yeux, des cylindres de coton sont avalés par une bouche poilue aux lèvres tombantes, quand elle les recrache ils sont imbibés d'un liquide rouge, épais, qui sent fort, *regarde ce sont des tampons hygiéniques*, ses doigts agitent devant moi les bâtons sanguinolents, l'odeur de la bouche poilue me frappe le visage, sa grosse lippe est luisante, *tu sens le poisson, tu vois ce que tu*

m'oblige à faire, tu sens mauvais du sexe, elle introduit entre mes jambes des petits tampons adaptés à ma taille, voilà ce qu'elle fait, j'ai peur, je ne serai plus vierge le jour de mon mariage, *mais non, je fais attention, je ne vais pas loin*, c'est une femme de valeurs, *je ne vais pas jusqu'au bout, je n'abîme pas ton hymen, j'ai mal, maman j'ai mal*, elle a les yeux fixes et froids, *arrête de bouger Sandrine tu me déconcentres*. Son visage est collé à mon sexe. Un autre coton roulé en pointe, imbibé seulement d'eau cette fois, entrer sortir, entrer sortir, insister tout autour. Je le redis, j'ai mal. Il y a autre chose aussi, je ne sais pas quoi. Elle gémit un peu, c'est parce qu'elle s'applique. Quand elle a terminé, elle range soigneusement son matériel, se lève et quitte ma chambre. Elle ne me regarde pas. Je reste jambes ouvertes. Je n'arrive pas à bouger. J'aimerais bien me reculotter. Je souris bêtement. Je regarde la lumière.

Tous les jours à la même heure, pendant combien de temps ? *Pas très longtemps*. Mon père lui suggère d'y mettre un terme. *Tu crois ?* Elle obéit en tout cas. *Dis : maman*. C'est l'histoire d'une dame, elle aime tellement sa fille qu'elle frotte son pubis contre elle quand elle l'embrasse. *Dis : je t'aime*. C'est l'histoire d'une dame, elle partage tout avec sa fille, même son caca. *Viens me faire un bisou*. C'est l'histoire d'une dame, elle coince le bras de sa fille dans une portière de bagnole mais ça n'est pas de sa faute. *Dis : je t'aime maman*. C'est l'histoire d'une dame, sa fille est douillette, sa fille est chochette, toujours un pet de travers. *Je n'ai pas eu mon bisou*. C'est l'histoire d'une dame, elle force sa fille à lire Sade avant l'entrée en sixième. *J'ai de la peine je vais me fâcher je veux mon bisou*. Elle a confiance. Elle sait que le jour où, nue sur mon lit après m'être rincée dans l'océan, j'essaierai de toucher mon corps, ce sera elle, encore elle, toujours elle qui me touchera. *Tu es la chair de ma chair*. C'est l'histoire d'une dame qui dit ça.

Je saute dans des habits, me jette dans la rue, cours droit devant. Boyaux étroits. Pavés. Vieux immeubles à un étage. Artères goudronnées. Constructions récentes. Ronds-points. Enfin le ciel, à l'entrée de la zone d'activités. J'ai des élancements dans les jambes, un point de côté. Je m'arrête. Les voitures ralentissent en arrivant à ma hauteur puis repartent. Dès que j'ai repris ma respiration, je recommence à courir. Des bâtiments de tôle, des routes à angle droit. Je finis par me retrouver au pied des trois châteaux d'eau de Perseigne. Construits en 1967, d'une hauteur de 25 mètres, d'une capacité de 1 800 mètres cubes chacun. On les visite rituellement à chaque étape de la scolarité, une fois à l'école primaire, une fois au collège ; c'est seulement au lycée qu'on a le droit d'y monter. Le site est fermé au public, mais la grille de séparation pas très difficile à franchir. Au pied de chaque édifice, une porte blanche donne sur une échelle à crinoline, il suffit de grimper pour gagner le sommet. La première est fermée à clef, la deuxième, non. Les barreaux sont froids, un peu rouillés. Il fait sombre. L'ascension est pénible. Je garde les yeux levés. Je ne m'autorise à regarder en bas qu'en atteignant le toit. Les autres élèves essaient d'apercevoir leur maison, même ceux de mon village trop loin pour cela ; tous poussent des exclamations en devinant la lisière de la forêt d'Écouves. Moi, je scrute le sol à mes pieds. *C'est le moment*. Loin, pas si loin. Je visualise les différents tracés que pourrait dessiner mon corps écrasé. J'imagine la chute, sa rapidité, sa lenteur, la sensation de l'air filant autour de moi. Pour m'abattre sur l'asphalte il faudra prendre de l'élan, sinon ce sera le gazon, ou les buissons. *Arrête d'avoir peur*. Je n'ai pas peur. Je me penche au-dessus du garde-corps et j'écoute le vide m'appeler. *Tu réfléchis trop*. Je ne prends pas de décision, laisse faire la gravité. À la limite du déséquilibre, mes jambes se raidissent, mes mains repoussent la barre et je bascule en arrière. *Connasse*. Mon dos heurte le toit. *Salope*. J'ouvre la trappe qui mène à la citerne. Elle est à sec. Je

descends quand même. *Va crever*. La grotte de béton m'accueille quelques instants. Je remonte à l'échelle et reprends la route en sens inverse.

Chez moi il n'y a pas de guirlande électrique, mais le téléphone que j'ai laissé sur la table clignote dans l'obscurité. Trois appels en provenance d'un numéro inconnu, un message. Je n'écoute jamais le répondeur et décroche rarement ; c'est pourtant mon réflexe lorsque le numéro s'affiche de nouveau sur l'écran. « Ici Esther, tu sais, la photographe, nous avons fait connaissance ce matin sur la plage. » Elle rit pour masquer son inquiétude. Je parle. Elle écoute. Je m'arrête. Le silence ne pèse pas. Son rire monte à nouveau, « donne ton adresse, j'arrive, je sais exactement ce dont tu as besoin ».

Une demi-heure plus tard, elle fait son entrée avec deux bouteilles de mousseux et son matériel. « On va picoler et te prendre en photo, ça va être drôle. » Je ne pense rien, elle ouvre les placards de ma cuisine et trouve des verres, je trinque en la regardant dans les yeux, elle avale d'un trait et moi aussi. Les bulles sont salées. Elle nous ressert. Ça pétille dans mon cerveau. J'éclate de rire. « Ah tu vois, je te l'avais dit. » Elle sirote un autre verre en déambulant chez moi. Je lui avoue ne jamais m'être laissé photographier. « Aucun problème, c'est même mieux, n'oublie pas que les animaux sauvages c'est ma spécialité, termine la bouteille et on s'y met, la deuxième sera notre récompense. » Elle a raison.

Je m'assois en peignoir au bord de la baignoire, elle me maquille les paupières, les cils, les pommettes, les lèvres, le contact des pinces est doux et les poudres sentent bon ; puis elle me coiffe, cheveux plaqués et accroche-cœurs ; enfin elle me donne le choix du parfum, rose poivrée ou santal noir, je n'en ai aucune



idée et m'étonne, l'olfaction ne sert à rien pour une photographie, « détrompe-toi, si tu aimes ton odeur ça se verra dans l'objectif, on va essayer santal noir, je suis sûre qu'il t'ira ». Elle a préparé des vêtements, les étoffes sont si brillantes que j'en cligne des yeux. Elle en répand toute une valise au sol devant le miroir de l'entrée, « tu peux marcher dessus ça ne craint rien, et puis ce sera moins froid que ton carrelage ». Je ne suis pas habituée à ces matières, cachemire, dentelle, fourrure, mohair, organdi, satin, velours, mes poils se hérissent. Pas habituée non plus à ces grands yeux et à cette bouche ourlée. J'évite l'image dans la glace. Je m'absente de mon corps. *Sale pute*. Esther est présente pour deux. « Regarde comme tu es jolie. » La créature extra-terrestre a disparu, à sa place une femme au regard fixe et froid. Des filets d'eau dégoulinent de mes yeux, de mon nez. Esther s'interpose, « Sahondra ». Elle se souvient. Elle prononce mon prénom comme mon père et les gens de là-bas. Elle m'entoure de ses bras, approche ses lèvres de mes joues, donne des petits coups de langue, « c'est ça une toilette de chat ». J'appuie la tête contre son épaule, je suis fatiguée mais je m'entends dire « on étouffe ici, si on ouvrait la deuxième bouteille dehors ? ». Elle pousse un cri de joie et replie son matériel, je remballe les affaires pêle-mêle dans la valise, « t'inquiète ça ne se froisse pas je les rangerai plus tard », en un instant nous sommes dans la rue, « tu sais que j'ai les clés de la bibliothèque ? ». Elle rugit de rire, les bulles dévalent du goulot dans nos gorges, nos talons claquent en désordre sur le trottoir.

Notre entrée dans l'église est solennelle. Silencieusement, nous montons à l'étage des chercheurs. Je n'allume que les lampes de lecture, dans la demi-pénombre nous faisons le tour des moulures et des reliures gravées, puis elle déploie ses flashes, me regarde évoluer, déclenche quand je ne m'y attends pas. Mes mouvements sont étriqués. Un sourire stupide coagule sur mes

lèvres. Esther me dit, « pense aux bulles », la lumière de l'appareil jaillit en poudre d'or. Quelque chose éclate. J'oublie tout. Je grimpe sur mon bureau, je ne sais pas quoi faire, alors je me tiens debout. Puis couchée. Sur le ventre, le dos, de profil. Renversée. Je passe de plus en plus rapidement d'une pose à l'autre. Je me colle à une boiserie, m'écartèle entre deux rayonnages. Je danse au milieu de la table de consultation, je lève très haut les jambes. Je monte et descends à califourchon sur la chaise du professeur, m'accroupis à l'endroit exact où son sperme s'est étoilé. Mon entrejambe touche presque le parquet. Esther prend des photos, beaucoup de photos. Je me baigne dans les étincelles. Quand on sort, je m'arrête à l'épicerie acheter une troisième bouteille, nous la buvons dans sa voiture, je savoure chaque gorgée. Elle agite la main par la vitre en partant, je la regarde s'éloigner jusqu'à ce que ses feux arrière soient deux virgules incandescentes.

Pour la reprise, je suis en salle de lecture le matin, dans la réserve l'après-midi. Esther m'a fait cadeau de vêtements et de trois objets porte-chance, le flacon de santal, un miroir de poche et des boucles d'oreilles. Je glisse les anneaux à mes lobes, le parfum et le miroir dans mon sac. Quand j'arrive, la porte de l'église est déverrouillée, les lumières allumées, et la collègue qui m'aime bien, prête à prendre ma place derrière le bureau central. Elle est soulagée de me voir, me complimente sur ma coiffure et mes bijoux avant de reprendre son poste au secteur jeunesse. Je passe la matinée seule.

J'évite la cantine et vais manger place de la Magdeleine, face à la basilique Notre-Dame. Depuis quelques semaines elle est en rénovation, on a retiré les pavés et la vieille fontaine, des piquets quadrillent le sol sableux. Comme le temps est doux, la patronne du kebab a sorti la terrasse, plus étroite que d'habitude

à cause du chantier. Je commande une barquette de frites et m'y installe. À mes pieds, de l'autre côté de la clôture, s'étend un cratère rectangulaire d'une vingtaine de mètres de longueur et de profondeur, dont le fond est tapissé d'un treillis métallique. Deux hommes y positionnent le bec d'un long tuyau, d'où s'écoule une matière granuleuse que deux autres égalisent à l'aide d'un racloir et d'une pelle, tandis qu'une aiguille vibrante, actionnée par un cinquième homme, en lisse uniformément la surface. Les frites sentent bon, elles sont faites maison, leur peau est dorée et leur intérieur fondant, la barquette me réchauffe les mains. À l'ouest de la place, deux hommes sont agenouillés côte à côte, le dos penché au-dessus de cubes de granit. Ils les soupèsent, dégagent le volume adéquat dans le lit de sable, vérifient l'alignement, terminent la pose par des coups de maillet rapides et précis. Leur cliquetis ponctue la basse continue de la bétonnière. À 13 heures les machines s'arrêtent, les hommes se rassemblent pour la pause. Certains déballent un sandwich et déjeunent sur le chantier, sans retirer leur casque. Un petit groupe longe la barrière en direction du kebab.

Ils me saluent au moment d'y entrer.
Leurs yeux me sourient.

À mon retour à la bibliothèque, j'aperçois la silhouette du professeur. Je cours me réfugier dans « la chambre de Sandrine ». Elle est dans le même état de désordre et de délabrement que quinze jours auparavant. Je note à la volée des titres, des dates, des mots-clefs. Rien n'a de sens. Je pars vingt minutes après la fermeture. Je ne croise personne.

Une surprise m'attend chez moi. Esther a fait une sélection dans les photographies d'hier et glissé sous ma porte une enveloppe contenant les tirages. Les images sont belles. Je ne m'y recon-

nais pas. Un mot les accompagne : « Je sais baby je sais bien que. Mais regarde. Tout cela peut devenir un jeu. »

Tout cela peut aussi m'épuiser. Me donner envie d'aller me coucher.

Cauchemar. Je suis en voiture avec ma mère, nous allons passer une veillée, Noël avant Noël, dans une abbaye célèbre. L'abbaye ressemble à un hôpital et fonctionne comme un drive-in. Nous nous enregistrons au guichet directement depuis la voiture. Les préposés donnent un kit à ma mère, il contient des compresses stériles et un scalpel. Ma mère découvre son abdomen et trace sans inciser la forme d'une ouverture carrée. Elle me demande un de mes ovules à transplanter dans son ventre pour que mon père le féconde. Ou son père à elle. Ainsi je redeviendrai fœtus et renaîtrai et elle m'élèvera à nouveau, etc. *C'est mon cadeau de Noël.* Elle a son air gourmand. Le mécanisme de transplantation et de fécondation me semble tout à fait logique. Je refuse avec horreur. À mon soulagement elle n'insiste pas. Son père nous rejoint. C'est son beau-père en fait. Elle se plaint, lui dit que je n'ai pas voulu de la transplantation, etc. Je dresse à haute voix la liste de sévices qu'elle m'a fait subir, elle fait semblant de ne pas entendre. Je me tourne vers lui. Je veux lui parler. Les mots ne sortent pas malgré mes efforts. Chaque syllabe m'arrache la gorge mais on n'entend aucun son. Je suis à bout de forces. Je finis par *écrire* cette liste. Je ne sais pas s'il la lit.

Rêve. Je suis au sommet de la pompe à béton, sur les pointes. Le vent soulève ma jupe. J'enchaîne les figures, arabesques, pirouettes, etc. Le rythme correspond au concassage des granulats. J'aperçois les forêts, Multonne à l'ouest, Écouves au nord, Perseigne à l'est, au sud la grande plaine d'Alençon. La flèche se cabre, je la chevauche comme un taureau de rodéo. Toboggan.



Nous faisons corps. C'est moi le béton. Je jaillis dans une grande fosse. Me reçoivent des hommes nus, aux extrémités protégées par des casques, des bottes et des gants. L'un a le visage du professeur, d'autres ressemblent aux ouvriers de la place. Je les éclabousse. Ils se couchent à plat ventre dans le béton liquide. Leur sexe leur sert d'aiguille vibrante. Mon corps se fractionne. Je gonfle, je durcis. Je deviens une rangée de pavés. Les hommes utilisent leur sexe pour me marteler. Leur gland est épais comme une massette à l'embout caoutchouté. Les coups portés rebondissent. Tous les pavés se rassemblent à la verticale. C'est moi encore. Je grossis, je me dresse hors du sol. Les pavés se transforment en colonne. Puis en paroi granitique. Géante. Au nord la Manche, au sud la chaîne des Puys, à l'est le massif des Vosges, à l'ouest l'Atlantique. Mon sommet perce les nuages. Ma peau c'est de la pierre. La pluie dégouline dessus. Les hommes nus m'escaladent. Plus de casques ni de bottes ni de gants, leurs orteils et leurs doigts dans mes anfractuosités, et leur sexe qui me cherche. Au bout de quelques dizaines de mètres, ils cessent de monter. Ça ne les intéresse plus. Ils restent où ils sont. Ils se plaquent contre moi et me pénètrent au ralenti. Leur sexe dedans, dehors. Dedans. Leurs fesses sont musclées. La montagne devient fine comme une plaque de métal. Elle ondule. Je vacille. Je m'abats dans la mer. L'eau se brise en mille morceaux.

Réveil avant le réveil.

Ce matin la salle de lecture est déserte et je n'arrive pas à me concentrer. Tout me gêne. Le silence n'est pas total, l'un des radiateurs siffle, le battant d'une fenêtre claque dans la réserve. Les lumières m'aveuglent. Mes cheveux forment un épi. De petites peaux dépassent de mes ongles. Mes habits sont trop serrés. Le problème vient d'eux. Ils entravent mes gestes. Ils m'empêchent de respirer.

Je cours aux toilettes et m'enferme dans une cabine, je veux tout déboutonner pour avoir un peu d'air. Mes doigts échouent sur les attaches, je tire, un bouton me reste dans la main en entraînant un fil. Je le jette par terre. Tout arracher. Mes vêtements résistent, j'y plante mes ongles jusqu'à ce que les fibres éclatent. Mes chaussures volent loin de moi. Je lacère mes collants. Je piétine culotte et soutien-gorge. Quand il ne reste rien sauf des lambeaux autour de moi, je m'assois sur l'abattant, appuie ma tête contre la cloison et ferme les yeux. Mes tempes font boum boum boum. Mes cuisses s'épanouissent sur le siège des toilettes. Mon souffle est précipité mon cœur bat n'importe comment. Je leur prête l'oreille jusqu'à ce qu'ils se calment.

Après avoir vérifié que la salle de lecture est toujours vide, je regagne mon poste mes chaussures à la main, mes habits roulés contre moi. La plante de mes pieds épouse le parquet. Mes fesses adhèrent à l'assise de cuir. Ça fait comme une ventouse quand je bouge. Mes mamelons frôlent le rebord du bureau. J'ai des petits tétons durs. J'attrape le santal noir. Une goutte. Son arôme explose jusqu'au plafond. Une demi-heure encore avant que la matinée ne se termine. Je fourre le tas de tissu dans un tiroir et reprends mon travail à l'endroit où je l'avais laissé. J'avance vite.

Je pars déjeuner au kebab place de la Magdeleine sans rien sous mon manteau. J'ai quand même remis mes chaussures. En haut, mes épaules, mes clavicules et mes petits tétons durs frottent contre la doublure en satin. Ça m'agace les gencives. À partir de ma taille le vêtement s'évase, j'essaie de toucher la doublure avec mes hanches comme si mon bassin était le battant d'une clochette, droite gauche droite gauche, mais j'ai beau me dandiner je ne l'atteins pas. Je ralentis le pas, mes cuisses se caressent l'une l'autre. Si je ralentis encore, ce sont mes lèvres,

les grandes, les petites. Je croise quelques lectrices, elles ne s'aperçoivent de rien. Me semble-t-il. Pas plus que la patronne du kebab. Je commande une barquette de frites. Je demande beaucoup de ketchup, de mayonnaise et de sauce samouraï. Quand je m'assois, le manteau rabat autour de moi sa peau pleine de plis. De mes chevilles à mon ventre mon corps est froid comme une croûte de basalte. Le contact de la laine lui rend un peu de souplesse, de chaleur. Je dis bonjour effrontément aux hommes du chantier. Eux non plus ne s'en rendent pas compte, que la femme qui leur parle ne porte rien d'autre qu'un manteau, et une paire de chaussures. J'ai le mot nue à l'esprit. Je le dis dans ma tête à l'infini, je le murmure aussi, ça fait : « Nue », ma langue tintinnabule sur la voûte de mon palais, j'adore ce mot, j'adore les frites, je lèche la sauce sur mes doigts. Un des hommes du chantier ne cesse de me regarder, comme s'il le savait, que je suis nue.

Souvenir. J'ai sept ans, je suis en vacances au bord de la mer avec mes parents, mon oncle et ma tante. Ma tante est étrangère dans tous les sens du terme, à la famille et au pays. Elle ne comprend pas pourquoi je marche à petits pas sur la plage au même rythme qu'eux, courbée comme une vieille. Elle me dit : « Mets-toi en maillot et va te baigner et cours ! » Ma mère rit d'un petit air gêné. Je réponds que c'est impossible, je n'ai pas de maillot mais une simple culotte. Ma tante me dit : « Alors mets-toi en culotte et va te baigner et cours ! » J'ignore comment, l'instant d'après je suis en culotte, je cours jusqu'à la mer, je lance mes jambes très loin, ça éclabousse de partout, je vais et viens entre la mer et les adultes, ma mère a des menottes à la place des yeux mais je cours et je crie, le vent sent l'eau salée, je tourne sur moi-même en criant dans le soleil.

À la réouverture, je le trouve sur le parvis. Je le regarde en face, déverrouille la porte, le précède dans l'escalier en dégrafant mon manteau. J'en écarte entièrement les pans dès mon arrivée dans la salle. Tête baissée, le professeur demande à consulter l'évangéliste de Saint-Evrout.

Le vélin est tiède, souple au toucher. Les pages respirent. Les traits empreints de douceur, les figures tracées au minium accueillent le lecteur avec majesté.

J'apporte l'ouvrage en le serrant contre moi. Mon manteau est ouvert sur mon pubis où les poils repoussent.

Les mains du professeur tremblent.

Les miennes tremblent aussi. Je m'en aperçois en rentrant chez moi. Je me jette sous une douche brûlante, superpose des couches de vêtements, vide une brique de soupe dans une casserole. Ça ira. Je me mets au lit, lance les vidéos. J'éteins. Rallume. M'inscris sur un site de rencontre. C'est facile. J'utilise une des photos prises par Esther. On me demande qui je suis, j'écris mon prénom, Sahondra, et j'ajoute trois vignettes, soleil, océan et livre. Et aussi une épée. C'est la bascule dans une avalanche de phrases, « célibataire sans enfant recherche relation long terme », « homme rasé très très bien entretenu métier médecine », « g 38 ans c a dire 18 ans dans ma tête avec 20 ans d'expérience », « j'aime lécher je suis là pour ça lécher », « je suis un grand passionné de la vie, il y a tellement de choses à faire, j'aime le sport et tellement de choses, cordialement », « je n'ai pas peur de m'engager mais je suis bien seul aussi ». Des yeux derrière des lunettes noires, des sourcils levés, des torses découverts jusqu'à l'aîne, des bras croisés derrière la tête, des voitures, des salles de sport. Nico, Allan, Cao Minh, Golden, Ju, Max Power, Yaël, Mr X, Hamidou, François, Karim, Esteban. Parmi eux, le professeur et l'homme du chantier qui ne cessait de me regarder. Je les effleure doucement à travers l'écran du téléphone. Je les invite tous.

Je ne dors pas beaucoup.

Six messages au réveil, des « Salut ! », des « Coucou ». Pas le temps de répondre : c'est un jour où j'inspecte la réserve, je découvre une attaque de moisissures en littérature XIX^e. J'applique le protocole d'urgence, isolement des ouvrages et désinfection des rayons concernés. Plus de 400 volumes à ausculter et nettoyer, pas de temps non plus pour le repas de midi. Deux collègues prêtent main-forte. Notre journée se déroule au sous-sol, entre aspirateur à filtre absolu et chiffons imbibés d'éthanol. Il faut enrayer la contamination sans abîmer les livres, la tâche est délicate. À la fermeture le gros du travail est fait. Nous terminerons demain matin.

En rallumant mon téléphone, onze nouveaux messages. Mes prétendants sont magnifiques. L'homme du chantier et le professeur en font partie. J'attends un peu avant d'écrire à mon tour, je me laisse le temps de réfléchir. Finis par rédiger le mot suivant, que j'envoie à chacun d'eux :

« Bonsoir, toi. Je te remercie d'avoir accepté mon invitation. En voici une deuxième : demain, parc Joubert, vieux hêtre près de la rue d'Argentan. J'arriverai à 2h du matin. Tu seras déjà sur place. Invisible. Un regard, je pars. Une silhouette, je pars. Trouve-toi une bonne cachette. Tu t'en féliciteras. Moi, hâte d'y être. Hâte de ne pas te voir. »

Après ça mon sommeil est profond.
Je rêve peut-être.

Quand je me réveille trois m'ont déjà dit oui, s'y ajoutent deux autres au cours de la matinée.

Au sous-sol avec mes collègues, nous terminons le sauvetage. Le foyer infectieux se trouve être un petit livre sans signe dis-

tinctif, qui n'a pas été consulté depuis des années. La pourriture l'a transformé en objet extraordinaire, mi-animal mi-chose, un bloc de pages collées entre elles. Bon à jeter. Ça me donne envie de pleurer. Il aura été manipulé par des mains sales, stocké près de déchets, abandonné dans un recoin humide. On ne saura pas. Une fois les derniers livres désinfectés, nous allons ensemble à la cantine. Pas trop de boucan aujourd'hui. Je m'installe en face de la collègue qui m'aime bien.

Le professeur et l'homme du chantier n'ont pas donné signe de vie.

Avant de reprendre mon service, j'informe Esther de mes projets pour le soir.

Elle me propose de faire le guet dans sa voiture. Je refuse. Elle insiste. Je ne cède pas, elle se met en colère. Je ris. Je la traite de mère juive. Elle me traite d'inconsciente. Je ne démens pas. Elle pose une condition pour me laisser y aller seule, c'est que je lui écrive aussitôt après.

Je dis : « d'accord », je dis : « ok », je dis : « si tu veux ».

Vers 15 heures, le professeur fait son entrée un paquet à la main, qu'il dépose devant moi sans un mot. En émergent les sépales pourpres et la sphère nacréée d'une orchidée sabot de Vénus. Je comprends qu'il ne viendra pas ce soir. Il va pour s'éloigner, je le retiens du regard. Ses yeux sont clairs, de la même couleur que les veines qui ceignent son large front. Son nez ressemble à ses mains, trapu, élégant. Il a les cheveux en bataille, le cou un peu ridé. Je lui souris. J'écarte posément le papier d'emballage. Sans un bruit, l'espace immense de la bibliothèque se referme sur nous. Je me penche sur la fleur, elle me caresse le visage. Sa peau est fraîche et épaisse comme une belle langue. Je lèche chaque pétale de long en large, en regardant la bosse du professeur se durcir. Je fais vibrer la languette à l'orée de la fleur.

Prends la sphère entre mes lèvres. La fais aller et venir. La lèche à nouveau. Y plante mes dents. Le suc emplît ma bouche. Je la dévore. Le regard du professeur chavire. La dernière morsure lui arrache un petit cri.

Le reste de la journée me semble interminable.

À 2 heures du matin je suis dehors, nue sous mon manteau. Le claquement de mes talons fait résonner les rues désertes.

Passé l'enceinte du parc Joubert, les taillis épais et les grands arbres isolent de l'éclairage, étouffent les sons. Je vais sous le vieux hêtre. Mes yeux s'habituent progressivement à l'obscurité. Personne en vue. Peut-être que personne n'est venu. J'ai peur. Pourquoi je suis ici, je ne sais plus. Très loin dans mon ventre, il y a quelque chose qui monte. Je dis : « Courage, Sahondra, courage. » Je déboutonne mon manteau, le laisse glisser au sol, ferme les yeux. J'ai froid. Normalement c'est là, c'est maintenant. Normalement c'est le moment où je me caresse en mordant l'écorce du hêtre et en présentant d'abord mon cul, puis ma chatte, aux mecs qui matent dans les buissons et qui n'attendent que ça, que je mouille, que je me cambre, que je me bouge dessus ma main, qui n'attendent que ça mes seins gonflés et ma vulve et ma bouche ouverte, pour pouvoir à leur tour tirer sur leur sexe et le faire coulisser entre leurs doigts ou direct dans la terre peut-être, en imaginant que c'est mon vagin ajusté pour eux, étroit comme il faut, chaud et glissant comme il faut, qui n'attendent que ça le moment où on gémit, eux plus graves et plus longs, moi plus aiguë plus acharnée comme s'ils me prenaient tous en même temps et chacun unique, c'est ça qu'ils attendent, le moment de rendre à la terre, c'est ça que j'attends aussi, ça qui était prévu. Mais j'ai froid et je n'arrive pas à bouger et il ne se passe rien. Je ramasse mon manteau,

le pose sur mes épaules. Je garde les yeux fermés. J'écoute. Des craquements discrets, ils partent. Je suis désolée. Je suis soulagée.

Je me tourne vers le hêtre et le serre dans mes bras et couche ma joue contre son écorce. C'est l'arbre le plus lisse. Je ne sais pas combien de temps nous restons comme ça. Quand tout est calme, je sors de ma poche le petit miroir et le balade où je veux. Parfois c'est mon corps, parfois c'est le hêtre, parfois c'est l'herbe. J'aime ma respiration, elle est forte, je garde l'air longtemps, j'expire d'un coup. Pas de lumière, pourtant le miroir brille. Je pose ma bouche ou mes doigts sur tous les fragments que j'entrevois. Le manteau tombe à nouveau, je me mets pieds nus et m'étire jusqu'aux étoiles. Mes orteils s'enfoncent dans la mousse. Mes mains déroulent des caresses profondes sur ma peau. Elles butent sur des aspérités, s'enfoncent dans des creux. Je recommence, de haut en bas, de haut en bas. Parfois ça résiste et parfois c'est mou. Je me pétris. Il y a un endroit qui m'attire. J'appuie la main gauche contre le hêtre et de la droite je visite les plis entre mes jambes. Premier pli c'est hérissé, un peu piquant. Deuxième pli c'est doux. Là aussi de haut en bas. En haut ça me fait quelque chose, en bas ça me fait autre chose. Troisième pli, une vague me renverse.

Au retour, j'appelle Esther, elle remplit le téléphone de baisers. J'ouvre les messages des prétendants qui étaient présents, quatre au final. Ils me demandent si je vais bien. Me disent que je suis belle. Me remercient. Me font des blagues. Je les rassure, leur dis merci à mon tour. Je ne m'excuse pas. Supprime mon compte dès qu'ils ont lu.

Je me douche, dîne.

Puis je donne ma démission.



Pour ma dernière visite à la bibliothèque, je fais un détour par la place de la Magdeleine. J'emprunte une brouette. Elle me sert à transporter les archives en souffrance de « la chambre de Sandrine » jusqu'à la salle du patrimoine. Je déverse tout au pied des entablements moulurés, y compris la poussière. Je fais plusieurs voyages. Ça prend de la place, les paroles méprisées. Elles forment une grosse coulée sur le parquet. Je dispose un texte en évidence au-dessus du tas. L'histoire de Sahondra, que sa mère et les gens d'ici appellent Sandrine. « À verser au dossier des dégradations », j'écris cela au stylo-bille dans l'espace blanc avant la première ligne. Comprenez qui pourra. Voudra.

Il est temps d'aller dire au revoir à Esther, juste avant de prendre le train de 6 h 57. J'emporte mon manteau, les trois objets qu'elle m'a offerts et l'évangélaire de Saint-Evrout. Mon bagage est léger. Je ne manque de rien.

C'est l'histoire de ma peau. C'est l'histoire de mes orteils. L'histoire de mes talons. De mes chevilles. De mes mollets. De mes cuisses. L'histoire de mon sexe. L'histoire de mes fesses. L'histoire de mon dos. De mon ventre. De mes hanches. De mes seins. De mes épaules. De mes aisselles. De mes bras. De mes poignets. De mes mains. De mes doigts. L'histoire de mon cou. De mon menton. De ma bouche. De mon nez. De mes yeux. De mon front. De mes cheveux. De mon crâne. Et c'est l'histoire de mes poils. Et l'histoire de mes phalanges. Et l'histoire de mes ongles. Et l'histoire de mes cils. Et l'histoire de mes narines. Et celle de mes dents. Et celle de ma langue. Et celle de mon palais. Et celle de mon cœur. Et celle de mes poumons. Et de mon foie. Et de mon estomac. Et de mes intestins. Et de mon anus. Et de mon vagin. Et de mon utérus. Et de mon cerveau. Et de mes veines. Et de mes nerfs. Et de mes os. Et de mon sang. C'est l'histoire de ma voix.

Sahondra signifie « fleur d'aloès » dans une langue que vous n'apprendrez pas. C'est une plante de terre aride. Une plante coriace. J'en ai planté une dans la rocaille devant la cantine ; la collègue qui m'aime bien l'a flanquée d'un écriteau pédagogique mentionnant ses origines, ses hampes de fleurs orange. Contrairement à l'agave, qui lui ressemble beaucoup, sa floraison ne la tue pas.



